

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 73 (1934)
Heft: 12

Artikel: La saison à Lausanne
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-225746>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 14.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

— On ne se croirait pas au milieu de gens du monde...

— Bon, mon bas a une maille qui file...

— On a marché sur un pan de ma robe...

— Il ne fallait pas la faire si longue...

— J'ai reçu un coup de coude dans le dos...

— Enfin, monsieur, si vous étiez si pressé de passer, il fallait faire...

— Pourvu que le buffet soit encore garni quand nous arriverons !

— Moi, ce qui me plaît dans la mariée, c'est le marié !... Quel beau garçon !

— Ninette, tais-toi, des messieurs t'ont entendue et ils chuchotent en riant.

— Cela les distrairait... On a le droit d'exprimer sa façon de penser...

Dans la sacristie, on défile rapidement parce que la foule est dense et que le concierge presse de sortir.

On finit par se retrouver à la maison où le lunch a lieu. La mariée est gracieuse autant que jolie et elle essaie de plaire à tout le monde. Mais malgré ses efforts pour rester naturelle, un air de triomphe éclate dans ses yeux et excite les jalousies.

— En somme, elle ne fait pas un mariage si brillant... Un ingénieur change de pays sans arrêt et ce n'est pas amusant. Ce n'est pas moi qui aurais aimé ça pour ma fille.

— Elle trouvera mieux, votre Ninette.

— Je l'espère...

Une amie survient et interrompt le duo. Elle entraîne la mère qui méprise la « carrière » et murmure :

— Dites-moi, ma toute bonne, votre Ninette n'a pas de parti pour le moment !!! J'en ai un charmant... un ingénieur, ami du marié. Cela lui plairait à votre chérie ?

— Comment donc !... c'est tout ce que nous désirons, je ne rêve que cela pour elle..., c'est une si merveilleuse carrière...

Choses et Autres.

« N'est souvent qu'un bon mot de deux rimes orné. »

EPIGRAMMES

EN ces temps d'élection où nos hommes politiques font des réquisitions et des panégyriques, où les journaux de « cou-leur » suivent le mouvement, on se plaît presque à regretter le temps des épigrammes. Ah, certes, on n'était pas moins méchant qu'aujourd'hui, mais la méchanceté en épigrammes, c'est un peu la dorure de la pilule, le parfum de la rose qui fait accepter la piquette de l'épine.

Et voici une autre :

« Malgré les lois de la physique,
Tu prouves qu'on peut être à la fois vide et lourd. »

Et voici la réplique :
« Vante moins ta légèreté,
Sois plus pesant, mais sois solide,
Le beau mérite en vérité
D'être léger quand on est vide. »

Et voici une autre :

« Quelle place m'est accordée,
Disait un parvenu, sans l'avoir demandée ?
Pour l'obtenir, je n'ai point fait un pas. »
Quelqu'un reprit : « La belle idée ! »

Quand on rampe, on ne marche pas ! »

Ne pourrait-on pas dire des élus d'un jour ce qu'un poète, Mme Deshoulières a dit des charmes passagers de la femme et de sa beauté ?

« Mais on a peu de temps à l'être »

Et longtemps à ne l'être plus. »

Et je pense qu'il y a pas mal de candidats ressemblant à Chamillard, directeur des finances sous Louis XIV :

« Ci-gît le fameux Chamillard
De son roi le protonotaire,
Qui fut un héros au billard,
Un zéro dans dans le ministère. »

Le duc de Bourbon qui fut trois ans premier ministre sous Louis XV était dévot, peu intelligent, de mœurs relâchées. Au physique, sans prestige et borgne. On l'accusait de faire partie

d'une société d'accapareurs. Jamais ministre ne fut plus détesté, peu ne vit pleuvoir sur lui plus d'épigrammes.

En voici deux :

Ci-gît noble Henri de Bourbon
Ce duc de fort mauvaise mine
Paie aujourd'hui sur le charbon
Ce qu'il gagna sur la farine.

Et une plus gaie :

Au tombeau, Bourbon va descendre,
La mort ne doit pas l'alarmer ;
Il n'aura qu'un œil à fermer
Et n'aura point d'esprit à rendre.

L'histoire se renouvelle. D'autres Charmillard, des ducs de Bourbon, des Jean Fréron, vivent encore autour de nous. Qui leur décochera des épigrammes ?

Lisette.

VOCABULAIRE DE CHOIX

SI nos timbres de voix diffèrent tous les uns des autres — il est extrêmement rare d'en entendre deux parfaitement semblables, — notre langage aussi ne peut s'identifier avec aucun autre ; il a ses particularités, ses tournures, ses termes, ses accents personnels, et cela dans n'importe quel milieu, qu'il soit campagnard ou citadin, ouvrier artisan populaire ou artistique. C'est une des raisons pour lesquelles nous ne nous laissons pas de nous écouter ; la nuanciation infinie des voix ajoutée aux pensées qu'elles expriment, forme une musique composite dont les sons durs et aigres font valoir la souplesse, la douceur et l'harmonie de l'ensemble.

D'autre part, lequel de nous n'a pas ses mots de prédilection, qu'il place aux bons endroits, quand ce n'est pas à faux, qu'il module avec plus de satisfaction que d'art pour mieux affirmer ses convictions ou ses sentiments ?

Tel orateur de la tribune ou de la chaire se complait dans les « n'est-ce pas ? » auxquels il n'y a jamais de réponse ; tel autre, amoureux de preuves et de conclusions, multiplie les « ainsi donc », au risque de ne rien prouver et de brouiller les conclusions.

Il est donc naturel que le commun des mortels émaïlle ses propos de mots bien frappés, — fussent-ils les plus dénués de sens et les plus inutiles, — qui portent en quelque sorte la marque de sa personnalité. Il n'en a qu'un choix restreint, parfois même qu'un seul, comme celui de « voilà », employé en point final par certain conseiller communal dans ses brèves interventions en séance consultative. « Voilà » a cet avantage, sur le « j'ai dit », qu'il laisse la porte ouverte à une reprise de discussion et d'argumentation, car il ne signifie pas « j'ai épuisé mon sujet, je n'ai plus de munitions ». Ce « voilà » tombe avec un poids qui fait impression et semble donner de la valeur à la médiocrité.

Ceci m'amène à parler d'un célibataire endurci, portant beau par coquetterie native, qui se spécialise dans le choix des qualificatifs en *able* et met naturellement au premier plan, comme beaucoup de jeunes sportifs ou snobs, le mot : *formidable*. Il les lance avec emphase, avec une conviction irraisonnée ; il les charge de sens au delà de leur expression, il les fait sonner pompeusement et met un tel accent sur la syllabe pénultième qu'on la dirait surmontée du plus superbe des points d'orgue. Il se délecte de leur sonorité et s'en gargarise à bouche que veux-tu.

En parlant de la hauteur de l'Everest, il la qualifie de formidable ; formidable l'acrobatie d'un aviateur, formidable la beauté d'un concert ou celle d'un tableau, formidable la chance d'un joueur, formidable même la chaleur de telle journée d'août. C'est un mot commode qu'il applique indistinctement à tout ce qui dépasse l'ordinaire, une honnête moyenne, que ce soit en grandeur ou en petitesse, en beauté ou en laid, en force ou en faiblesse ; c'est le superlatif par excellence, le summum de sa pensée et de son impression ; aucun autre vocable ne saurait l'égaliser ; il s'en tient donc à celui-là, n'en pouvant trouver d'équivalent dans sa pauvre cervelle.

Dans le domaine de la grâce et de la beauté féminine, il emploie volontiers le mot *adorable* ; et lui, qui redoute d'aliéner son cœur et sa liberté, qui se borne à papillonner, trouve un charme particulier à cette épithète ; il la prononce avec des inflexions caressantes, il la roucoule amoureusement avec un air gourmand ; il en savoure la douceur avec un frémissement des lèvres et un battement des paupières. Il a un respect particulier pour ce terme et se garde bien de le mésallier ; il se contente de dire : un enfant, une jeune fille, une femme, une fleur, adorables, et ce n'est que par inadvertance qu'il lâche, par exemple, un minet adorable.

Il se flatte de pouvoir placer quelque part le mot *impondérable* ; il le trouve éloquent, savant, pas encore bien monnayé et, sans être ferré sur sa signification, il s'aperçoit de l'effet de surprise qu'il produit en parlant des impondérables, le pluriel doublant encore sa valeur. Il y met un grain de mystère, de sous-entendu, avec un sérieux de circonstance. Quand on ne sait à quoi attribuer tel événement, ce qui a pu rapprocher et unir des caractères franchement dissemblables, ou faire échouer un projet sérieusement conçu, notre homme en donne la cause en syllabant nettement et largement le grand, le pesant mot impondérable, et il croit avoir éclairé les ténèbres.

Il aime la gaîté, les amusettes, les soi-disant jeux d'esprit, les anecdotes piquantes, les histoires pour rire, et alors, qu'il soit le conteur ou l'auditeur, il ne manque pas de s'exclamer au moment psychologique : c'est inénarrable. Et il part d'un rire aussi prolongé que les sonorités de l'expression. Pensez donc, inénarrable, c'est folichon, goguenard, rabelaisien, tout ce qu'on veut y mettre de plaisant, de jovial, d'humoristique. Inénarrable, ça vous remplit la bouche et la fait fendre jusqu'aux oreilles, en vous déso-pilant la rate !

Je n'allonge pas ; qu'il vous suffise de savoir que les qualificatifs avec le préfixe *in* ou *im* ont sa préférence et qu'il les tient pour les plus beaux mots de la langue. Vous l'entendez jongler avec impayable, inqualifiable, inattaquable, inépuisable, impitoyable, et vous vous dites que loin d'être déraisonnable, notre homme est un bon diable.

A. Gaillard.

PETITES MANIÈRES

E viens de quitter une bonne demoiselle qui m'a bien fait rire. Elle est très réservée, mais en dessous, discrètement, avec la pudeur de la dévotion. L'espèce est rare.

Donc, par plaisanterie, à la fin d'un dîner gai, je lui avais offert une cigarette. Je parierais ma tête, et la vôtre, que jamais la bonne demoiselle ne toucha de tabac, même en paquets. Mais elle était toute joyeuse, à cette seule idée qu'on pût la croire capable de fumer !

Ça été tout un poème de regards entendus, de gestes gauches, de petites manières. Cette puritaine, faisant l'évaporée, avait d'exquises inad-vertances. Elle tenait sa cigarette du mauvais bout ; elle poussait la fumée au lieu de la tirer ; elle finit par jeter le reste...

Mais elle avait trouvé moyen de dire négligemment :

— Ce ne sont pas celles que je fume d'ordinaire : les miennes sont plus fortes...

Ej j'étais si réjoui du manège, et je le voyais si touchant, le subterfuge de la brave fille pour nous mettre à l'aise, que, ma parole ! je l'aurais embrassée

Ch. F.

LA SAISON A LAUSANNE

Théâtre municipal de Lausanne. — La saison lyrique débutera le 5 avril. On verra, au premier regard sur le répertoire, quelle promet des « genres » très différents et c'est bien dans l'idée de la direction de notre Théâtre d'offrir de belles soirées aux goûts divers du public, et même des publics.

Dans les débuts, M. Béranger présentera l'opérette moderne. Tout d'abord la tournée officielle du Théâtre Mogador, à Paris, qui nous apportait il y a quelques années « Rose-Marie » et « No No Nanette », jouera cette année, avec la grande mise en scène qui convient, la célèbre opérette « L'Auberge du Cheval Blanc ». Elle est précédée d'un fredonnement de tant d'airs connus que nous ne doutons pas du plaisir

qu'elle fera. Ensuite ce sera « Nina-Rosa ». C'est encore un succès de l'opérette moderne française.

Après ce prélude joyeux, le répertoire annonce quelques opéras-comiques : notre troupe débutera avec « Manon », puis viendront « La Tosca », Werther, Faust ». Ce sont là autant de reprises heureuses, et l'on sait la manière et les soins de notre scène municipale.

Cette série d'opéras-comiques sera suivie des représentations d'un grand opéra : « Tannhäuser » de R. Wagner. D'avance on peut féliciter M. Béranger d'oser une aussi belle partie. Les grandes réussites passées, « Orphée », Tristan, Lohengrin » des saisons dernières permettent de se réjouir.

Et l'opérette classique, toute de charme et de gaieté viendra aussi à l'affiche avec « La Belle Hélène », « La Fille du Tambour-major » et probablement « Les Dragons de Villars ». Enfin, cette belle saison se terminera par quelques représentations d'opéras italiens avec des chanteurs de la Scala : « Lucie de Lammermoor » et « Le mariage secret ».

L'orchestre sera dirigé par M. G. Razigade, le chef si avisé et si apprécié des Lausannois. On retrouvera aussi avec plaisir au pupitre M. Fichet, M. Thilliet-Tréval revient comme régisseur général et M. Marcel Giry fonctionnera comme second régisseur.

Le cadre de chœur de 40 personnes sera fort bon et comme l'an dernier très au point.

Pour les représentations de « Tannhäuser » ce cadre de chœur sera renforcé par un ensemble choral qui est à l'étude déjà maintenant, sous la direction de M. Denizot.

Cette saison très diverse offrira certainement un renouvellement. Les mises en scène, les décors par projection et l'ardeur que l'on met à toute chose au Théâtre de Lausanne en sont une garantie. Faut-il ajouter que le choix des musiciens de l'orchestre est fait avec la plus grande attention et le résultat ne le cédera en rien à celui que l'on a obtenu l'année dernière.



LA CHANSON DE MADELINE

11

— Oh ! fit Madeline, pour cinq cents francs, on n'a qu'une casserole.

— Hein ? Mais voyez-vous la petite sournoise !... Et combien ?...

— Il faut y mettre huit cents francs, au moins !...

Mlle Véronique, d'un rire strident :

— Il faut !... Au moins !... Oui... On t'en paiera !... Principesse, va !...

Madeline, sous la douche qu'elle avait prévue, fermait les yeux, ses bras nonchalamment étendus sur la table ; mais sa main de fer en fit craquer le rebord !

Dans le silence qui suivit tous ces éclats, le personnage muet de cette bruyante scène se mit tout à coup à manifester, lui aussi. Mon rôle, il est vrai, fut bref : une syllabe seulement. Mais l'effet en fut énorme. On m'entendit crier à tue-tête :

— Oh !...

Tous, d'une seule voix, de me demander ce que j'avais.

— Tu t'es fait mal ! s'écria vite ma bonne mère.

— Non, non, ce n'est rien !

Et je ricanai, les regardant en dessous.

— Cet enfant a des lubies ! Je ne sais plus que faire de lui, observa mon père, d'un air mécontent.

Peut-être. Mais j'avais mon idée ! Chut !... Voici : Je gagnais beaucoup d'argent. Les libéralités de ma mère, à la moindre occasion, enflaient ma petite bourse à la faire crever. L'occasion, je la ferais naître ! Je ne laisserais tomber ni les fêtes, ni les anniversaires ; je les multiplierais ; je multiplierais les jours de l'an ! Je grugerais ma mère ! Je me ferais usurier, fesse-mathieu ! Je ferais le Pleaux...

Hélas ! Pleaux, en un clin d'œil, eût sondé tout le néant de mes projets financiers. Mais je n'ai jamais été un fameux comptable. Je crus faire un superbe marché en lui cédant mes billes, toupies, jouets, la belle collection de timbres-poste dont j'étais si fier ; bref, tous mes trésorts, pour quelques sous ! Le gros malin me

jura — « crois de bois, crois de fer ! » — que je lui arrachais la vie. Son air bête couvrait sa rouerie comme un honnête pavillon ; sa main s'ouvrait du mouvement réflexe d'une avaloie, et se refermait sur sa proie sans qu'il parût s'en douter lui-même. Je fus volé et content. Sa menue-monnaie de billon tinta si gaîment dans ma tirelire que je crus entendre sonner toute une fortune.

Tous ces trocs, et la perspective de longues semaines de pain sec aux récréations, sans chocolat ni sucre d'orge, toute ma vie pour un piano ! Et Madeline serait contente ! Et je verrai son sourire renaître ! Et elle reprendrait ses belles histoires interrompues ! Et j'entendrais la fin de son chant d'amour !...

Hélas ! le plus beau geste de ma vie allait m'attirer le plus sanglant affront.

X

Ce fut pendant les vacances de Pâques, par une belle matinée où me réveillait une aubade d'hirondelles. Mélodieux comme elles, l'appel de Madeline monta du jardin : sa voix résonnait, fraîche et joyeuse, sous les pommiers en fleurs. Elle avait mis sa robe du dimanche et son chapeau de printemps. N'étaient ses lèvres pâles, j'aurais pu croire à la Madeline des plus beaux jours. O ma gentille !... Et bienvenue à ton salut du matin !

— Allons, André, vite ! A la foire !...

Mon sourire s'éteignit.

— A la foire ?

— Mais oui, à la foire !

— A la foire ?

— Ah ça, d'où tombes-tu ? N'as-tu pas demandé hier soir, à ta maman, beaucoup d'argent pour la foire !

— Pour la foire ?

— La foire d'Echallens, voyons !

Hélas ! je le savais trop ; et ma mère m'avait, hélas ! donné une grosse, grosse somme, la plus grosse qu'elle m'eût jamais donnée ! Que j'étais malheureux ! Ses deux francs tout flambants neufs, comme un rayon de lune, venaient, tout à l'heure, de tomber dans ma tirelire, sur un tas de centimes. Dans la douloureuse volupté du sacrifice, leur joyeux tintement, qui me caressait l'oreille, avait assoupi mes regrets gourmands. Cette note claire, mais c'était l'accord du piano de Madeline ! Oui, c'est lui que j'entendais ; c'est lui que je voyais, tout là-haut, là-haut, dans les nuages. Il descendait, descendait, descendait sur nous ; et le clavier d'ivoire me versait déjà, en récompense de mon martyre, une toute petite goutte de son océan d'harmonie...

Brutalement, en pleine extase mystique, le mot de foire réveilla tous mes appétits gloutons !

Je fis le malade. Elle me fit une scène, et je dus marcher, traînant le pied, la poche vide, sur la route d'Echallens. Une heure de chemin ; un siècle ! Elle, elle trottnait aux côtés de ma mère, et riait tout le temps. Toutes deux, quelquefois, se retournaient pour m'attendre, et Madeline me criait :

— André, tu as l'air d'un condamné à mort !

Ce matin-là, le gros bourg d'Echallens, qui, toute l'année, dort étendu sur son plateau d'herbages, s'éveillait dans une grande rumeur. Sur toutes les routes, défilaient des paysans en tricor, des maquignons en longue blouse bleue, des porcs attachés par la patte, des sonnailles de troupeaux à vendre. Dans les ruelles aux pavés pointus, autour des échoppes de foire, et sur le marché au bétail, au pied du vieux château féodal que domine une tour ronde, c'était un tohu-bohu, un vacarme, cris de bêtes, voix aiguës de forains, trompettes d'un sou, orgues de Barbarie, rires, discussions, exclamations, plaisanteries en français, en patois, en allemand, cancons de commères, lamentables beuglements de veaux : bref un bacchanal.

Pendant que ma mère marchait à un étalage, Madeline me tira par la manche.

— Viens !

— Où veux-tu aller ?

— Viens toujours !

— Mais...

— Je te montrerai quelque chose de tant beau, tant beau !

— Tu dois toujours, lui dis-je avec un peu d'humeur, me montrer quelque chose de tant beau !...

Elle ne m'écoutait pas, n'écoutait que son idée. Arrivés devant une maison bourgeoise, je lus sur une plaque émaillée :

MADEMOISELLE COTTIER

Professeur de chant et de piano.

— Reste là, me dit-elle, en poussant la porte.

Dix minutes après, elle reparut, le visage rayonnant. Elle ne voulut rien me dire ; mais, me prenant par la main :

— Ah ! mon Dédé, nous allons maintenant bien nous amuser !

Elle m'entraîna droit à une table de pâtisserie en plein vent. Ah ! Seigneur ! Je fermai les yeux, j'aurais voulu m'étouper le nez, tant cela sentait bon ! A cette minute-là, mon sacrifice me parut bien dur, et le nuage s'était lourdement refermé sur le piano céleste... Ma compagne, au contraire, humait comme une chatte les subtils arômes. Elle jeta son dévolu sur un joli petit cochon en pain d'épice, avec des zigzags en sucre rose courrant de la tête à la queue. De ses doigts blancs, elle le rompit en deux parts, dont elle me donna la plus grosse. Pressés l'un contre l'autre par la foule houleuse, nous fîmes ainsi, au bord d'un tréteau de foire, une délicieuse agape, ses yeux mi-clos riant dans mes yeux.

Un second cochon y passa, avec le fond de sa bourse ! Mlle Véronique se faisait arracher jusqu'aux centimes, non par avarice, mais parce qu'une enfant dans la position de sa nièce devait être humble et sans désirs.

— Ma tante n'est pas aussi gentille que ta maman ! remarqua Madeline, en payant notre débauche.

Visiblement, elle m'insinuait qu'avec ma bourse de nabab, c'était à mon tour de régaler. Stoïque, j'enfonçai ma main dans ma poche vide, et je me tus.

Puis, nous hantâmes d'autres baraques, les côtes meurtries par les paniers ventrus et les courbes pointues des ménagères. Parfois, avec un petit cri de surprise, on s'écartait devant une énorme bête, vache du Simmenthal, taureau sournois au regard sombre, qui, la boucle au nez, passait dans un remous de la foule. Hordes, ferrailles, sucreries, chapeaux, jouets, paniers, porcelaines, coupes en verre laiteux, boules argentées, scintillements de cristaux, camelote, clinquant, quincaillerie, almanachs, elle voulait tout voir, elle aurait tout acheté ! Ma pâle Madeline, ce jour-là, semblait ressuscitée. Cela lui rappelait les villes, la griserie du mouvement, les vastes espaces courrus à toute vapeur, toute sa première vie bohème. Moi, les mains dans mes poches :

— Ma maman nous cherche, répétais-je.

— Oui, oui...

Un horrible coup de gueule lui avait fait dresser l'oreille. Là-bas, un forain français battait l'estrade à grands pas, coupait l'air à grands gestes. Affublé d'un invraisemblable haut de forme gris, il roulait les r, d'une stridente voix de crécelle dont la volubilité m'ahurissait.

— Oh ! comme il parle bien ! fit Madeline.

(A suivre.)

Samuel Cornut.

Timbres-poste pour collections
M. Suter, 11, r. Haldimand, Lausanne
 Tél. 34.366
 Achat — Vente — Echange
 Envois à choix à collectionneurs.
 Albums,
 Catalogues, Fournitures philatéliques.

Unique !!!

L'apéritif de marque „DIABLERETS” est une liqueur bienfaisante et agréable qui rafraîchit sans débiliter. — C'est un élixir de longue vie, sans excès d'alcool.

Pour la rédaction : J. Bron, éditeur
 Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.